

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 40 (1990)
Heft: 3: Le problème du non-être dans la philosophie antique

Nachruf: Hommage à Henri Joly
Autor: Bouveresse, Jacques

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

HOMMAGE À HENRI JOLY

JACQUES BOUVERESSE

Il y a aujourd’hui un peu plus d’un an que notre ami Henri Joly nous a quittés. De plus compétents que moi auront sans doute l’occasion de dire explicitement ou de montrer implicitement au cours de ce colloque sur le problème du non-être dans la philosophie antique, dont le thème avait été suggéré à différentes reprises par lui-même, tout ce que l’histoire de la philosophie grecque, l’histoire de la philosophie en général et la philosophie tout court doivent à son ouvrage monumental sur Platon et à ses autres travaux sur la philosophie de l’Antiquité. L’amateur que je suis personnellement dans ce domaine ne peut que s’effacer modestement devant les éminents spécialistes qui sont réunis ici et se contenter d’évoquer brièvement le souvenir d’un homme qui, après lui être apparu pendant longtemps, depuis l’époque où lui-même n’était encore qu’un simple étudiant, comme un maître réputé dans une spécialité philosophique particulièrement redoutable, est devenu dans les dernières années de sa vie à la fois un collègue au Département de Philosophie de l’Université de Genève et un ami très cher.

Je voudrais souligner d’abord à quel point je suis heureux que notre Département ait pris l’initiative de l’organisation d’un colloque international sur la philosophie antique dédié à la mémoire d’Henri Joly. Je me souviens que, lorsque s’est posée pour lui, en 1982, la question de savoir s’il devait ou non accepter de poser sa candidature à une chaire de Philosophie dans cette Université, je lui dis que les deux problèmes essentiels auxquels il convient de réfléchir en pareil cas étaient ceux que les autorités religieuses ont l’habitude de formuler ainsi à propos de quelqu’un qui envisage d’entrer dans les ordres: 1) Fera-t-il du bien? 2) Sera-t-il heureux? Il me fit remarquer en riant qu’il était décidément bien dommage que les autorités laïques soient si rarement capables du même genre de sagesse et de bon sens. Je n’avais, bien entendu, aucun doute sur le genre de réponse à apporter à la première question. Et j’avais également, à défaut de la certitude, qui n’est jamais possible en pareil cas, au moins l’impression que la deuxième, pour autant qu’elle puisse être complètement séparée de la première, pouvait être tranchée dans le même sens.

Il n'est pas nécessaire d'insister longuement ici sur tout ce que le passage, malheureusement beaucoup trop bref, d'Henri Joly a apporté au Département de Philosophie et à l'Université de Genève. Tous les collègues, amis et étudiants qui sont présents aujourd'hui pourraient témoigner du rayonnement extraordinaire qu'il a eu au cours de ces années et dire aussi bien ou mieux que moi à quel point il nous manque cruellement depuis sa disparition prématurée, aussi bien sur le plan intellectuel que sur le plan humain. Mais je crois également, bien qu'il soit certainement très risqué de formuler une affirmation de ce genre à propos d'un homme aussi discret et aussi pudique qu'il l'était, qu'il a été, sur le plan professionnel et, je l'espère, également personnel, aussi heureux que pouvait l'être un philosophe et un homme ayant les exigences qui étaient les siennes.

Henri Joly appartient à la catégorie des professeurs et des pédagogues qui, dans une période exceptionnellement difficile et par bien des côtés tout à fait sombre de l'histoire de l'Université française, n'ont jamais consenti à abdiquer et ont payé constamment de leur personne, souvent au détriment de leurs travaux personnels, pour préserver l'essentiel et assurer l'avenir. Il était de ceux dont l'Evangile dit qu'ils ont choisi la meilleure part, même si la meilleure part était devenue en l'occurrence tellement ingrate que la choisir ressemblait fortement à une sorte d'héroïsme quotidien et anonyme et qu'il faut plutôt s'étonner après coup que des hommes comme lui aient pu le faire, sinon sans une certaine mélancolie aisément compréhensible, du moins sans aucune espèce d'aigreur ou de ressentiment. Il faudrait parler longuement du rôle discret et décisif que la sagesse et la modération de l'homme juste qu'était Henri Joly lui ont permis de jouer dans des circonstances extrêmement délicates, où l'affrontement entre les provocations souvent stupides des milieux philosophiques d'avant-garde et les crispations et les indignations réactionnaires des universitaires traditionnels, qu'elles cherchaient et réussissaient généralement à susciter, semblait rendre *a priori* à peu près impossible toute solution raisonnable. Les amitiés que comptait Henri Joly dans les premiers et le respect qu'inspiraient aux seconds sa compétence, son savoir et sa réputation de parfaite intégrité ont fait de lui, dans de nombreux cas, non pas, comme le suggère la formule aujourd'hui malheureusement tout à fait dévaluée sur le plan philosophique, l'homme du juste milieu, mais ce que je proposerais d'appeler plutôt l'homme du milieu juste.

Toute l'œuvre philosophique d'Henri Joly et également ses réactions personnelles et son comportement pratique ont été marqués par la recherche d'un équilibre difficile à trouver entre le respect de la tradition philosophique, appuyé sur une connaissance et une érudition irréprochables, et une ouverture à toutes les formes de nouveauté qui pouvaient sembler réellement prometteuses. C'est dire qu'il avait choisi la position la plus ardue et la plus improbable, celle qui, dans la situation actuelle, avait le moins de

chances d'être acceptée, puisque les positions extrêmes sont probablement aujourd'hui les seules qui soient encore capables de retenir l'attention et de bénéficier d'un prestige réel. Historien de la philosophie au savoir immense et au talent impressionnant, il n'a jamais pensé que l'histoire de la philosophie, aussi philosophique qu'elle puisse être, pouvait prétendre remplacer la philosophie elle-même. Il n'a jamais cru, en d'autres termes, que le simple exposé historique des systèmes et des doctrines philosophiques pouvait se substituer entièrement à la discussion des problèmes qui y sont traités. Il n'était pas de ceux qui identifient le tout de la philosophie à ce qu'on est convenu d'appeler la philosophie «pure», celle qui est contenue dans les œuvres que la tradition a distinguées plus ou moins arbitrairement de toutes les autres productions de la culture comme proprement philosophiques. Il était beaucoup trop conscient de l'impasse à laquelle ont fini par aboutir ceux qui, après avoir réduit la philosophie à la philosophie pure, réduisent à son tour celle-ci à une simple façon de lire ou de relire les grandes œuvres du passé.

Autant dire qu'il considérait réellement la philosophie, aussi problématique que puisse être aujourd'hui son statut, comme une discipline vivante et qui, au lieu de se borner à végéter et, pour finir, à mourir dans un superbe isolement, comme le souhaitent apparemment certains, a tout intérêt à s'ouvrir largement sur l'extérieur, en particulier sur la culture scientifique. Peu de philosophes ont été capables au même degré d'apprendre jusqu'à la fin des choses nouvelles et d'accueillir avec sympathie, curiosité et intérêt des recherches dont sa formation d'historien de la philosophie et l'orientation initiale de ses travaux auraient pu aisément le tenir éloigné jusqu'au bout. Ceux qui ont contribué par des exposés et des publications aux travaux de son Groupe de Recherches sur la Philosophie et le Langage ont pu à chaque fois admirer l'étendue de ses connaissances et la largeur de ses horizons intellectuels, la sûreté de son jugement et son extraordinaire ouverture d'esprit. La philologie, la linguistique, l'histoire de la grammaire et des sciences du langage en général, la rhétorique, la poétique, la théorie littéraire, l'anthropologie, la philosophie de la logique, la philosophie analytique et linguistique, la phénoménologie, sous sa forme la plus théorique ou, au contraire, la plus existentielle, constituent autant de domaines auxquels il s'est intéressé directement ou indirectement et dont il a su, dans de nombreux cas, intégrer avec discernement les apports les plus récents à ses propres recherches philosophiques.

«Rappelez-vous tout simplement, écrit Valéry, qu'entre les hommes il n'existe que deux relations: la logique ou la guerre. Demandez toujours des preuves, la preuve est la politesse élémentaire qu'on se doit.» J'ai toujours vu Henri Joly, que j'admirais particulièrement pour son calme et sa parfaite courtoisie, comme un homme qui choisissait en toutes circonstances la logique, c'est-à-dire la politesse, de préférence à la guerre, dans une

époque où la philosophie semblait justement en état de guerre perpétuel. Il n'avait aucune sympathie pour les philosophes qui commencent par identifier plus ou moins la logique elle-même et l'obligation de fournir des preuves à une forme de guerre ou d'oppression, pour pouvoir ensuite mener à leur aise une prétendue guerre de libération dans laquelle tous les moyens sont bons et toutes les violences autorisées. Mais, depuis les Sophistes grecs jusqu'à Nietzsche, les philosophes ont eu abondamment l'occasion d'entendre dire que, même dans ce qu'on est convenu d'appeler l'amour et la recherche de la vérité, les plaisirs et les profits de la guerre ne peuvent être tout à fait absents et même que la motivation réelle des premiers pourrait bien se réduire en fin de compte, elle aussi, aux seconds.

Musil, dans *L'homme sans qualités*, au moment où son héros découvre que même un cheval de course peut être qualifié de «génial» et s'aperçoit que les qualités qu'on attribue à un grand esprit, à un champion de boxe et à un cheval d'obstacles ne sont peut-être pas aussi différentes qu'elles en ont l'air, évoque un état d'esprit en train de disparaître, qu'il décrit de la façon suivante: «Il n'y a pas si longtemps encore, un homme digne d'admiration était un être dont le courage est un courage moral, la force une force de conviction, la fermeté celle du cœur et de la vertu, un être qui juge la rapidité puérile, les feintes illicites, la mobilité et l'élan contraires à la dignité. Cet être, il est vrai, a fini par ne plus subsister que dans le corps enseignant secondaire et dans toute espèce de déclarations purement littéraires; c'était devenu un fantôme idéologique, et la vie a dû se trouver un nouveau type de virilité. Comme elle le cherchait des yeux autour d'elle, elle découvrit que les prises et les ruses dont se sert un esprit inventif pour résoudre un problème logique ne diffèrent réellement pas beaucoup des prises d'un lutteur bien entraîné; et il existe une combativité psychique que les difficultés et les improbabilités rendent froide et habile, qu'il s'agisse de deviner le point faible d'un problème ou celui d'un ennemi en chair et en os.» Dieu merci, le type d'homme dont parle Musil n'a probablement jamais complètement disparu, même du corps enseignant supérieur, comme en témoigne l'existence de personnalités ayant la stature intellectuelle et les qualités morales et humaines d'Henri Joly. Mais il faut reconnaître que l'évolution de la philosophie française et celle des mœurs universitaires pendant les dernières décennies ont rendu la situation singulièrement difficile et démoralisante pour ceux qui, comme c'était son cas, n'ont jamais réussi à s'adapter réellement aux exigences de l'esprit nouveau.

Il n'est peut-être pas tout à fait incongru et anachronique de dire que, confronté à ces athlètes et acrobates de l'esprit et de la parole qu'étaient les sophistes et les rhéteurs, Platon avait déjà fait une expérience du même genre que celle dont il est question chez Musil. Henri Joly commence son livre sur Platon en remarquant que «la philosophie platonicienne résulte non seulement, on l'a dit, 'de l'action entravée'; mais d'un constat logique,

épistémologique et politique d'échec» (p. 15, note 3). «Cette crise généralisée, écrit-il, dont Platon chiffre et interprète l'origine dans la sophistique, cette non-philosophie selon lui, affecte tout à la fois le langage, la science et la cité; Platon la dénoue en proposant des théories inédites de la discursivité, de la scientificité et de la juridicité» (pp. 15-16). Le livre s'achève sur la constatation du fait que «l'idéalisme n'est pas la philosophie de Platon et que la philosophie des Idées, pour peu qu'on la soumette aux règles de l'archéologie et de l'épistémologie, se présente comme la forme historique d'un rationalisme philosophique et critique sans précédent» (p. 383). La position que Platon adopte dans le *Cratyle* et reprend dans le *Sophiste* à propos de ce qu'Henri Joly appelle la «fonction de vérité» du discours est caractérisée ainsi: «Par cette fonction de vérité, c'est-à-dire grâce à toute une sémantique de la présence, le 'signe' peut clore en tous sens la crise ouverte dans le langage. Contrairement aux positions des 'tautologues', jamais une suite de noms ou de verbes, pris séparément, ne constituera un discours et, par opposition aux 'hétérologues', jamais ce qui est dit n'aura raison de ce qui est, et jamais on ne pourra assembler n'importe quel nom et n'importe quel verbe, ni soutenir par exemple que 'Théétète... vole'. Le discours est le discours vrai, celui qui, par exclusion du discours faux, 'dit les choses comme elles sont' et les dit d'un objet ou d'un sujet, auxquels le discours est ordonné. En combinant leurs effets, la logique de la proposition, la linguistique de l'attribution ou du discours et la sémantique de la présence ont donc permis de quitter la tyrannie rhétorique du nom, de passer au privilège du *logos* et d'assurer la suprématie de l'être, c'est-à-dire la *primauté de ce qui est comme il est*, en quoi consiste la vérité» (pp. 187-188).

J'ai souvent eu le sentiment que, même dans ses recherches sur des auteurs et sur des problèmes beaucoup plus récents, notamment dans sa façon d'aborder les thèmes et les questions de la linguistique et de la philosophie du langage contemporaines, Henri Joly n'avait fait que poser et reposer sous une autre forme la question qui le hantait: l'instauration ou le renversement platoniciens, avec lesquels certains auraient tendance à faire commencer la philosophie elle-même, ont-ils été réellement effectués et ne sont-ils pas, d'une certaine façon, constamment à réeffectuer? La crise généralisée à laquelle Platon s'est trouvé confronté dans la Grèce antique n'est-elle pas en un certain sens plus que jamais la nôtre? La possibilité même de dire le vrai et de reconnaître le bien et le juste objectifs n'est-elle pas la chose qui, pour la philosophie, reste encore et toujours à établir?

La dernière fois que j'ai vu Henri Joly, c'était au mois de juin 1988 dans cette Université, à la veille des vacances d'été. Nous parlâmes de l'«affaire» Heidegger, qui était considérée depuis l'automne précédent, en tout cas par les journaux, comme l'événement philosophique ou tragico-philosophique de l'année. Je fus surpris de la violence des réactions d'un

homme normalement aussi calme et mesuré. Il était littéralement indigné de la virtuosité extraordinaire que venaient de déployer certains heideggeriens de la jeune école pour éviter d'avoir à appeler un chat un chat. Comme il me disait souvent, lorsque nous évoquions la mentalité et le comportement des milieux philosophiques d'aujourd'hui, que lui et moi étions des hommes d'une autre génération, c'est-à-dire, pour une époque comme la nôtre, presque d'un autre âge ou d'un autre monde, ce fut à mon tour de lui faire remarquer à quel point, les choses étant désormais ce qu'elles sont, tout cela était d'une normalité et d'une banalité désespérantes. Ayant commis moi-même il y a quelques années quelques réflexions philosophiques sur le problème du cynisme contemporain, je lui rappelai l'épisode dans lequel Ulrich, le héros de *L'homme sans qualités*, essaie de prendre sur lui pour se contraindre à commettre, à l'égard de la fille du directeur de banque Leo Fischel, ce qu'il considère comme étant indiscutablement une mauvaise action. «Ainsi se réinculqua-t-il, dans une hâte désespérée, écrit Musil, toutes les raisons générales qu'on peut avoir aujourd'hui de se comporter sans sérieux, sans foi, sans égards et sans satisfaction». Henri me répondit que les raisons de ce genre ne manquent assurément pas, mais que ce qui est surtout étonnant est que les philosophes d'aujourd'hui aient réussi à ajouter autant de raisons philosophiques aux raisons générales et se soient révélés, somme toute, encore plus inventifs que leur époque lorsqu'il s'agit de produire des raisons de mal penser et de mal agir. Je ne sais pas jusqu'à quel point on peut dire que la période actuelle est moins propice à la philosophie que toutes celles qui l'ont précédée, puisque c'est un peu le genre de chose que les philosophes de toutes les époques ont répété, en quelque sorte par obligation professionnelle; mais il me semble qu'elle est en tout cas exceptionnellement propice au verbiage philosophique (et, en disant cela, je ne songe, bien entendu, pas uniquement à celui que peuvent produire les philosophes professionnels).

Puisque nous commémorons aujourd'hui le souvenir d'un homme qui a cru passionnément à la philosophie et n'a jamais fait la moindre concession à l'esprit de l'époque et au verbiage philosophique qu'elle affectionne, je terminerai en formulant le souhait que la vie et l'œuvre d'hommes comme Henri Joly servent pendant longtemps d'exemple et de référence à tous ceux qui, dans les jeunes générations, continuent à refuser aussi bien le confort de l'ignorance que celui du savoir constitué et optent courageusement pour la position intermédiaire instable et difficile qui se situe entre l'ignorance et le savoir, celle qui, précisément, selon la formule célèbre de Platon dans le *Banquet* définit la philosophie.